

prendre des mesures sévères si on ne veut pas que le mal s'étende et se propage, il faut, dis-je, faire tous ses efforts pour l'arrêter et en diminuer ses ravages.

La première condition à remplir, c'est de nettoyer les étables chaque jour, laver les orches avec de l'essence de térébenthine, et désinfecter on y déposant dans un coin 2 ou 3 livres de chlorure de chaux, selon la grandeur de l'écurie, en répandre même sur le pontage pendant que les animaux sont au travail.

La deuxième est de distribuer la nourriture à des heures régulières, secouer le foin avec une fourche avant de le mettre dans la orche afin que la poussière ait le temps d'en sortir, augmenter la ration d'avoine en y ajoutant un peu de son et de sel.

La troisième est de faire un pansage énergique et soigné avec l'étrille et la brosse.

Prenez y garde, char loteur, la maladie marche souvent plus vite que l'effet des remèdes quand on est appelé trop tard, car l'animal avale difficilement et par conséquent ne peut ni boire ni manger, la respiration devient de plus en plus difficile et l'animal peut tomber asphyxié au moindre effort.

Je vous recommande bien de ne pas vous laisser séduire par les belles paroles de garanties que la plupart des maréchaux forgerons qui sont ce qu'on appelle en France des charlatans ou empiriques, qui ne peuvent fonctionner qu'en exigeant aucun salaire. La plupart de ce genre d'individus ne savent pas lire et n'ont par conséquent pas pu suivre un cours de zoologie, ni d'anatomie et encore moins de pharmacie, ils ne peuvent donc agir qu'à tâtons, par hasard; ces sortes de gens ne peuvent qu'exposer les animaux du pays, à le voir envahi par une maladie épidémique en leur donnant des remèdes sans discernement et sans goût à tout bout de champ, ce qui prédispose les animaux à tout genre de maladie.

Le moyen que j'ai employé à Québec pour combattre l'épizootie en question est très-simple, et j'ai certifié qu'il m'a bien réussi, la preuve en est que j'ai guéri tous les chevaux qui m'ont été confiés, exceptés un, parce que le propriétaire avait, par économie, tardé huit jours à le faire traiter.

Mon remède consiste en un mélange de poudre tonique rafraîchissante et dépurative que je fais prendre au cheval avec une bouteille de bière chauffée et de la bouillure de graine de lin, tous les matins une fois par jour seulement. Il faut en même temps tenir le cheval bien chaudement sans cependant le faire suer, le laisser boire froid et lui donner de l'air pur souvent, malgré le froid; s'il peut manger de l'avoine on le laisse faire.

Avant de terminer j'annonce à nos lecteurs de la *Revue Agricole* qu'il est à regretter que la fameuse trotteuse *American Girl*, qui venait d'être achetée \$25,000, soit tombée-raide morte sur le champ des courses. On a constaté par l'autopsie que cette mort était les suites de l'épizootie. Si cette maladie est si grave, il ne faut donc pas attendre qu'elle soit arrivée pour l'arrêter, mais bien commencer de suite à donner des soins d'hygiène et donner aux chevaux une nourriture tonique pour combattre les mauvais effets du système lymphatique qui tend toujours à appauvrir le sang, surtout lorsque les chevaux ont été nourris au paro pendant quelque temps.

On recommande dans les cas d'épizootie la poudre dépurative de A. Fausse, dont le dépôt général est à la pharmacie du Dr. Picault; à Montréal. C'est une bonne précaution d'en avoir sous la main, mais il est toujours mieux de

se procurer les services d'un vétérinaire lorsque cela se peut."

Importance de confier le soin des animaux à des serviteurs intelligents et soigneux.—Dans une ferme où l'élevage des animaux est considérable, il importe de faire choix de serviteurs ayant de l'expérience dans l'élevage des bestiaux; ces serviteurs sont trop essentiels pour les prendre au hasard et sans essais préalables; leur ineptie, leur négligence peuvent occasionner des pertes énormes et irréparables. Le succès des préservatifs et même des remèdes à employer dans les différentes maladies des animaux, dépend absolument de l'intelligence des serviteurs et des soins que ceux-ci mettent à s'acquitter de leurs devoirs.

On peut être certain que de tels serviteurs percevront au premier coup-d'œil si un animal est blessé, manque d'appétit ou est triste; ils saisiront avec la même justesse et la même précision l'altération des traits qui en lui, précèdent une de ces maladies, tellement formidables qu'il peut succomber avant qu'on ait pu lui apporter du secours: il est donc de l'intérêt du cultivateur ayant une ferme quelconque peu considérable de choisir pour le soin de ses animaux, un serviteur en état de sentir l'importance des ordres qu'on lui prescrit, de les exécuter ponctuellement, et de faire quelques sacrifices pour se l'attacher.

Si les cultivateurs pouvaient connaître tout le prix des soins qu'on donne aux animaux domestiques, et se persuader que rien n'importe autant à la perfection des résultats de l'économie rurale, ils seraient plus difficiles qu'ils ne le sont communément dans le choix de ceux auxquels ils en confient la garde, ils ne leur donneraient pas plus de bestiaux qu'ils ne peuvent en surveiller, enfin ils entendraient parmi leurs serviteurs cette émulation, si nécessaire, par de légers profits que des soins assidus méritent.

O combien de cultivateurs sont trompés, quand, ne voyant rien par eux-mêmes et s'en rapportant aveuglément à leurs serviteurs, ils rejettent sur leurs animaux toutes les pertes, les dépenses, tous les accidents qu'ils occasionnent par leur inexpérience, leur négligence, leur maladresse et leurs préjugés! Nous avons vu même, dans quelques fermes assez considérables, des bestiaux à l'étable ne recevoir qu'un seul repas par jour, et cela par la négligence des serviteurs qui se remettaient l'un à l'autre le soin de donner la nourriture aux animaux.

L'inimitable La Fontaine l'a dit, et il faut souvent le répéter:

Il n'est pour voir que l'œil du maître.

Ceux qui n'achètent des bestiaux que pour les engraisser et les revendre ont peut-être moins besoin de serviteurs expérimentés que ceux qui s'occupent de leur éducation pour faire race; mais le cultivateur qui met tous ses soins à faire choix des meilleures espèces et qui a fait de grandes dépenses à se procurer des races étrangères, le cultivateur qui a suffisamment apprécié les dépenses qu'il en coûte pour des espèces rabougries, dont on ne tire que peu de profit, sait combien il est important d'attacher par l'intérêt les serviteurs de sa basse-cour, n'oublie absolument rien de tout ce qui peut concourir à cette vue; il converse familièrement avec chacun d'eux, et finit par les persuader que le bon état du troupeau et son perfectionnement sont en partie l'ouvrage de leurs soins. Ce moyen de communication, répété souvent, devient une espèce de guide, une instruction pratique sur l'éducation économique des bestiaux, qui germe et produit par la suite de fructueux résultats.

Les qualités qu'on doit exiger des serviteurs proposés